

Elle termine son livre en avouant que maintenant ses racines sont aussi en Californie, où elle vit, mais qu'elle n'en a pas pour autant renoncé au Chili. Bien au contraire : son cœur s'est agrandi.

Pour le moment, la Californie est ma maison et le Chili la terre de ma nostalgie¹⁶.

Thais A. Fernández
Italia, Perugia
tfernandez@alice.it

seleccionando aquellas piezas que se ajustan a mi diseño e ignorando las demás. Mi Chile es poético y pobretón, por eso descarto las evidencias de esa sociedad moderna y materialista, donde el valor de las personas se mide por la riqueza bien o mal adquirida, e insisto en ver por todos lados signos de mi país de antes (p. 201).

¹⁶ Por el momento California es mi hogar y Chile es el territorio de mi nostalgia (p. 220).

Pirandello et la nostalgie. Une lecture de la nouvelle *Lontano*¹

La nostalgie, la souffrance subtile qui vient de la prise de conscience de l'impossibilité, de la difficulté ou de la futilité du retour à un endroit perdu, trouve en Luigi Pirandello (1867-1936) l'un de ses interprètes les plus importants. Témoin attentif d'une époque de changements profonds, l'écrivain sicilien est contraint par les circonstances de tourner son regard, dont la puissance de pénétration rappelle celui des tragiques grecs, vers le microcosme de l'esprit humain : dès sa jeunesse, Pirandello vit lui-même comme un *filis substitué*, comme l'une de ces créatures, protagonistes des pages terribles et inoubliables, que la tradition populaire estime abandonnées dans une crèche qui n'est pas la sienne par la méchanceté stupide de certaines femmes diaboliques.

Habitant d'un monde qui ne peut ni ne veut reconnaître sa véritable identité, Pirandello comprend mieux que quiconque l'impossibilité d'objectiver une réalité en perpétuelle mutation, l'impossibilité de proposer une interprétation unique de l'existence, et dénonce comme cruauté extrême la détermination avec laquelle la vie cherche à emprisonner la *personne*, potentiellement infinie, afin de lui imposer un carcan unique, pour lui coudre sur la peau le costume rigide d'un *personnage* toujours identique et immuable. Sous le masque que chacun d'entre nous, de façon plus ou moins consciente, accepte de porter – et celui qui s'y oppose est systématiquement traité de fou – se cache la lacération de l'être à la recherche d'un espace duquel la vision soit enfin cohérente, la communication facile et la sérénité à portée de main. Cet espace, fruit de l'*intuition*, c'est-à-dire, étymologiquement, fruit d'une

¹ Je tiens à remercier sincèrement le Professeur Carmelo Alzas pour l'extraordinaire gentillesse avec laquelle il a accepté de traduire mon texte.

vision intérieure, fruit vu de son intimité, est un espace réel et non imaginaire, un espace d'où l'être humain a le sentiment de s'être éloigné et auquel il voudrait retourner à tout moment. Cependant, ce *retour*, ce *nóstos*, est un cheminement souvent impossible ou simplement stérile, un cheminement donc désespéré et désespérant. D'où la *nostalgie*, d'où la *souffrance du retour*.

Personnification de cette ancienne souffrance est *Lars Cleen*, le marin norvégien héros de *Lontano*, sans doute l'une des nouvelles les plus révélatrices de l'esprit pirandellien. Son irruption silencieuse dans le monde restreint de *Don Pietro Milio*, que tous les villageois appellent *Don Paranza*, et de sa nièce *Venerina*, est mémorable² :

Assise sur son lit, ses cheveux noirs tout embroussaillés, les yeux gros de sommeil, *Venerina* ne se décidait pas encore à se lever, quand elle entendit dans l'escalier un piétinement, des souffles haletants et la voix de son oncle qui criait :

– Doucement, doucement... Nous y sommes...

Elle se précipita pour ouvrir la porte, mais elle s'arrêta court, saisie de stupeur et d'effroi :

– Seigneur, qu'est-ce qui arrive ?

L'état de somnolence de la jeune fille va encore accentuer ses sentiments ; un groupe de matelots portant une civière, encadré par un étranger « blond », de taille gigantesque, sous la conduite de son oncle transportent un malade dans la maison :

– N'aie pas peur ! J'ai fait une bonne pêche, ce matin ! Dieu ne nous abandonne pas ! Doucement, doucement, les enfants, nous y sommes ! Entrez. Vous allez l'étendre sur mon lit ! [...]

– Qui est-ce ? Que s'est-il passé ?

– C'est un poisson d'un nouveau genre, tu vas voir ! – répondit don Pietro d'un ton qui fit sourire les matelots en train de s'éponger le

² Traduction de Benjamin Crémieux, dans *Vieille Sicile*, Paris, Gallimard, 1928, avec le titre *L'étranger*. Titre original : *Lontano* (également traduit ultérieurement sous le titre *Au loin*). Première publication dans *La nuova antologia*, 1^{er} et 16 janvier 1902 ; reprise dans le recueil *Bianche e nere (Blanches et noires)*, Turin, Streglio, 1904 ; rassemblée dans *Novelle per un anno, La mosca (Nouvelles pour une année, La mouche)*, Florence, Bemporad, 1922, vol. V. Le texte est disponible en ligne : www.atramente.net

front. – Une vraie bénédiction du ciel ! Allons, les enfants, dépêchons-nous ! Là, sur mon lit.

[...] L'étranger géant, écartant tous les autres, se pencha sur la civière ; il fit glisser doucement la couverture et, sous les yeux de *Venerina* épouvantée, il découvrit un pauvre malade, réduit à l'état de squelette, qui élargissait de grands yeux d'un bleu si limpide, qu'on les eût dit de verre, au milieu de la tragique maigreur de son visage envahi de barbe ; puis, avec des précautions maternelles, il le souleva comme un enfant et l'étendit sur le lit.

Poussée par un sentiment instinctif et irrésistible, la jeune *Venerina* s'approche tout de suite de ce « malheureux en train de mourir, seul, abandonné, loin de son pays, où une femme et des enfants l'attendaient peut-être », de cet inconnu immobile dans sa civière comme « un Christ de cire, après la descente de croix. Dormait-il, ou était-il déjà mort ? ». Jour après jour, malgré la vigilance de la prude tante *Rosolina*, le désir et l'amour se fauillent chez *Don Paranza*. Au début, le seul mot qui sort de la bouche de la timide sicilienne est un prénom – *Cleen* –, qui semble renfermer, comme les noms du paradis sur terre, toute la réalité du malheureux marin, une réalité simple que *Venerina* découvre progressivement, au début avec une inquiétude craintive et ensuite avec une acceptation sereine : une mère, une sœur et les amis embarqués sont son seul bagage affectif.

Les villageois regardent l'étranger, que tous, incapables de comprendre son nom, appellent « L'arso », c'est-à-dire « Le brûlé », avec curiosité et méfiance.

Une troupe de gamins, sans souliers, haillonneux, [...], suivaient, chaque fois, *Lars Cleen* dans ses promenades : ils l'épiaient, échangeant à haute voix des remarques et des commentaires qui ne tardaient pas à se changer en moqueries et en huées. *Lars Cleen*, tout étourdi, [...], se tournait tantôt vers un des gamins, tantôt vers un autre, en souriant ; parfois il était obligé de menacer de sa canne les plus insolents ; puis, il s'asseyait sur le parapet du quai et contemplait les bâtiments à l'ancre, ou bien la vaste mer, [...]. Les gens s'arrêtaient pour le dévisager, mais lui ne bougeait pas, comme égaré, perdu dans une extase : on le regardait comme on regarde une grue ou une cigogne, fatiguée et perdue, tombée du ciel. Sa toque de fourrure, son visage pâle, la blondeur extrême de sa barbe et de ses cheveux, attiraient surtout la curiosité. À la fin, cette curiosité l'excédait et il rentrait tout triste chez don Pietro.

Quand l'amour surgit à la surface, la réalité de Lars Cleen est traversée par un vent rapide et froid, fait de questions sans réponse,

Tard dans la nuit, Lars Cleen, assis sur son lit, continuait à réfléchir, à rêver. Il lui semblait voir sa sœur : il la voyait. Elle seule au monde l'aimait. Et cette jeune fille, elle aussi, à présent... Était-ce possible ?

– Cette jeune fille ? Et tu voudrais ?

Pourquoi pas ? Chaque fois qu'il rentrait en Norvège, sa sœur lui répétait qu'elle consentirait à ne plus le revoir de sa vie pourvu qu'elle sût que, dans un de ses lointains voyages, il avait rencontré une brave fille et l'avait épousée. [...]

Et maintenant... Était-ce possible ? Ce village au bord de la mer, en Sicile, si loin de son pays natal, était-il donc le but assigné par le sort à sa vie ? Était-il arrivé, sans le soupçonner, au lieu de sa destinée ? Était-ce pour cela qu'il était tombé malade et avait cheminé jusqu'au seuil de la mort ? Pour reprendre le cours d'une existence nouvelle ? Qui sait ?

L'espace de l'enfance, le seul espace vraiment connu, et l'amour de sa sœur, le seul amour certain, face à un espace nouveau et éloigné, face à un amour inattendu et comme transparent, un amour peut-être véritable peut-être imaginaire. Sur la scène de Pirandello semble se livrer une bataille entre la Foi et l'Espoir, entre le Passé et l'Avenir, entre la Certitude et un Point d'interrogation inquiétant, une bataille dans laquelle l'arme décisive n'est rien d'autre que la Charité, mais... quel genre de Charité ? La solitude, le désespoir et la peur peuvent donner naissance, au-delà de l'attraction, à un véritable amour entre un homme et une femme ?

– Et toi, l'aimes-tu ? avait fini par demander don Pietro à Venerina, après lui avoir arraché les quelques renseignements qu'elle possédait sur l'étranger et l'aveu de ces naïfs passe-temps d'où était né un amour resté jusque-là inconscient.

Venerina cachait son visage dans ses mains.

– L'aimes-tu ? répétait don Pietro. C'est donc si difficile de dire : oui ?

– Je ne sais pas, répondait Venerina entre deux sanglots.

C'est don Pietro qui sert de révélateur à Venerina qui jusque là ne se posait pas de questions :

Venerina avait dit vrai : elle ignorait si elle aimait ou non. Mais elle étreignait et embrassait son oreiller. Étourdie par cette scène imprévue que son amour-propre avait provoquée par simple malentendu, elle ne réussissait ni à voir clair en elle-même, ni à bien définir ce qui s'était passé. Un brûlant sentiment de honte l'empêchait de se réjouir de l'explication qu'elle venait d'avoir avec son oncle, explication désirée peut-être inconsciemment par son cœur, [...].

Certes, si Cleen partait, elle souffrirait beaucoup ; elle éprouvait de l'horreur pour l'ennui mortel où elle s'enliserait à nouveau, seule dans la maison vide et silencieuse [...]

Mais ces difficultés pouvaient-elles être vaincues ? Cleen, tout proche qu'il fût, lui semblait si loin, si loin d'elle ! Il parlait une langue qu'elle ne comprenait pas ; il avait dans le cœur, dans les yeux, un monde qu'elle ne pouvait même pas soupçonner. Comment le retenir en Sicile ? Était-ce possible ?

Le pauvre Don Paranza, jurant et soufflant, parvient à arranger ce mariage impossible et même à trouver un emploi pour ce beau fils venu de loin : la vie a brisé le masque couvrant le visage de Lars Cleen, pour le remplacer par un masque nouveau, derrière lequel les yeux du jeune norvégien regardent encore le monde, mais sans un sourire.

Encore une heure, ce serait l'aube, et le bateau aborderait au Vieux-Môle. À bord, tout le monde dormait, sauf le timonier, à la poupe, et le second, de quart sur la passerelle de commandement.[...]

Il [Cleen] éprouvait une sensation d'étouffement sur cette coquille de noix, sur cette mer close, et même..., oui, même la lune, dans l'éloignement de son exil, lui semblait rapetissée... Comme elle était plus grande, sur l'océan, quand elle apparaissait entre les cordages de l'*Hammerfest* ! [...] Il rouvrait les yeux, et ce n'était pas ce qu'il venait de voir à travers sa mémoire et son imagination qui lui semblait un songe, c'était cette mer-là, ce ciel, ce petit vapeur, sa vie présente. Et une tristesse profonde s'abattait sur lui jusqu'à l'accablement. Ses nouveaux camarades ne l'aimaient pas, ne le comprenaient pas, ne voulaient pas le comprendre ; ils se moquaient de sa prononciation, [...] et, pour ne pas envenimer les choses, il se contraignait à dominer sa colère, à sourire de ces railleries stupides et vulgaires. Il fallait espérer qu'avec le temps, cela passerait. [...] Il n'y avait plus rien à faire [...].

Égaré comme il l'était encore dans sa nouvelle existence, il ne parvenait à rien imaginer de précis pour l'avenir. L'arbre peut-il s'étendre dans l'air si ses racines ne sont pas déjà nombreuses et bien

fixées dans la terre ? Mais ce qui était certain, c'est que le destin l'avait transplanté là pour toujours.

La distance qui sépare l'être humain Lars Cleen de l'étroit univers qui l'entoure semble impossible à surmonter : la matérialité intemporelle d'une île baignée par un soleil implacable, envahie par des arbustes épineux et fascinants desquels naissent des fruits délicieux et jamais vus ; les moues de dérision qui sillonnent les visages des hommes et des femmes attachés à des chaînes millénaires ; l'inertie d'un éternel présent ... tout lui coupe le souffle. Même Venerina, la femme aimée, commence, dans son cœur ignorant, à le regarder avec mépris et dégoût, en attendant agitée, le jour où elle pourra enfin l'oublier, le jour où elle pourra le remplacer par une nouvelle réalité qu'elle, - en se leurrant horriblement, comme elles ont fait, elles font et le feront des millions de femmes au fil des siècles -, considère comme une propriété, une propriété due à toute créature de sexe féminin :

Venerina, de son côté, pensait à son mari. Elle désirait avec ardeur son retour, mais elle ne parvenait pas à imaginer autre chose qu'une brève escale : deux jours à la maison et le reste de la semaine, en mer ; deux jours avec son mari et le reste de la semaine, seule, à attendre [...] ; alors, souper et puis se coucher, seule... Et cela ne la contentait pas. Elle aussi trouvait que c'était trop peu. Et elle passait des heures et des heures dans l'attente, une attente secrète, qui lui faisait un peu peur.

- Quand ?

C'est du joli ! s'écria don Paranza, dès les premières nausées, dès les premiers vertiges. [...] Tu as eu peur que ton oncle mourût trop vite et sans entendre les miaulements de ton chaton !

- Mon oncle, protestait Venerina, offensée et souriante à la fois.

Elle était heureuse : elle avait de quoi occuper, maintenant, ses longues veillées solitaires : petits bonnets, bavoires, chemises, langes...[...]. Elle n'avait plus le loisir de penser à elle, elle ne songeait qu'au petit ange qui allait « descendre du ciel, tante Rosolina, du ciel ! » criait-elle à la vieille fille pudibonde, qu'elle décoiffait en l'embrassant.

[...] Tout lui était égal, à présent ; elle ne faisait même plus un brin de toilette quand son mari devait débarquer.

- Repeigne-toi un tout petit peu, lui conseillait donna Rosolina. Tu n'es pas à ton avantage, tu sais...

Venerina haussait les épaules : - S'il me veut comme ça, très bien... S'il ne veut pas de moi et me laisse la paix, encore mieux...

Venerina s'enferme dans une attente égoïste qui ignore le partage avec son mari dont les sentiments ne la touchent pas :

Venerina avait sa vie toute tracée ; il n'y avait plus de place pour l'imprévu : elle avait une maisonnette, un mari ; elle allait avoir un enfant et elle ne se disait pas que son mari, l'étranger, était au début d'une existence nouvelle et qu'il attendait qu'elle lui tendît la main pour le guider. Insoucieuse ou incompréhensive, elle le laissait sur le seuil, exclu de tous, perdu dans sa solitude.

En mer, non plus, personne ne se préoccupe de ses états d'âme. Dans sa solitude, l'angoisse et de la nostalgie s'emparent de lui :

Il était *l'étranger*... Il devait donc avoir des raisons incompréhensibles d'être tel qu'il était.

Il s'en serait aisément consolé, si du moins, chez lui, il ne s'était pas senti aussi étranger que sur le bateau. *Chez Lui ?* Dans ce bourg de Sicile ?

Non ! Non ! Son cœur volait au loin, vers son pays natal, vers la vieille maison où sa mère était morte, où demeurait sa sœur, qui, peut-être, à cette minute précise, pensait à lui et le croyait heureux.

La plus grande joie, la naissance d'un enfant, la participation inimaginable dans le miracle de la Création, devient ainsi la pire torture : le *retour* devient finalement impossible et, par-dessus tout, certainement inutile ! Le choc terrible entre le désir de fuite et la conscience de sa vanité étrangle le diaphragme de Lars Cleen en l'empêchant de respirer.

Un espoir tenace vivait en lui. C'était la dernière digue contre la mélancolie qui l'envahissait et l'étouffait : c'était l'espoir de se retrouver en son enfant et de se sentir avec lui, à travers lui, moins seul sur la terre d'exil.

Mais cette espérance s'envola dès qu'il vit son fils, venu au monde deux jours plus tôt en son absence. C'était tout le portrait de sa mère.

De plus, l'attitude possessive de sa femme envers le nouveau-né et l'hostilité dont elle fait preuve lorsqu'elle rabroue sa curiosité de père le blessent profondément :

Cleen, ému, baisa sa femme au front, referma les volets et sortit de la chambre sur la pointe des pieds. Dès qu'il fut seul, il cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Qu'avait-il espéré ? Un signe, un seul, chez ce petit être, la couleur des yeux, celle des cheveux, qui le proclamât *sien*, étranger comme lui et qui rappelât son pays. Qu'avait-il espéré ? Même alors, n'aurait-il pas grandi ici, [...] soumis à des habitudes de vie étrangères à son père, élevé presque exclusivement par sa mère, par conséquent avec les mêmes idées, les mêmes sentiments qu'elle. Qu'avait-il espéré ? Il serait un étranger pour son fils comme pour tous les autres...

C'est un fossé qui désormais sépare les conjoints :

Dans les deux jours qu'il passait chez lui chaque semaine, il cherchait à dissimuler son état d'âme, et cela ne lui était pas difficile : personne ne faisait attention à lui. Don Pietro s'en allait, comme d'habitude, à la pêche, et Venerina ne s'occupait que du poupon, qu'elle ne le laissait même pas toucher :

– Tu le fais pleurer... Tu ne sais pas le tenir... Allons, sors un peu, va faire un tour. Pourquoi me regardes-tu comme ça ?...

Si vivre en enfer signifie vivre dans l'impossibilité d'aimer, si vivre en enfer signifie sentir que l'amour qu'on désire offrir n'est pas accepté, la vie de Lars Cleen peut bien se définir comme un enfer sur terre. Sans une femme qui le comprenne, éloigné de son fils, incapable d'envisager une société qui cherche à accumuler quotidiennement de l'argent, pour ensuite vivre dans la plus profonde misère, le jeune norvégien sent que son existence est insensée, mais que, cependant, c'est l'unique existence possible : pour lui, maintenant, il n'y a plus de retour faisable. Et, si l'*Hammerfest* apparaissait dans le port ? Si la possibilité de fuite se présentait à ses yeux, réelle, tangible ?

Mais quand ses camarades, groupés autour de lui, lui demandèrent, consternés, la raison de ses pleurs, il se ressaisit, mentit, répondit qu'il pleurait uniquement de joie en les revoyant.

Seul, son beau-frère ne l'interrogea pas : il lut dans ses yeux le désespoir, le projet qui l'avait poussé à bord, et il lui fit comprendre d'un regard qu'il l'avait deviné. Il n'y avait plus une minute à perdre : déjà, la cloche du départ avait sonné.

La nostalgie qu'il éprouve et qui le crucifie au quotidien ne le pousse pourtant pas à fuir lorsqu'il revoit, le temps d'une escale, le monde qu'il a quitté :

Un moment après, debout sur son canot, Lars Cleen vit l'*Hammerfest* sortir du port. Il agitait son mouchoir [...], et ses yeux n'arrêtaient pas de pleurer. Il ordonna au patron du canot de ramer jusqu'à la sortie du port : il voulait voir sans témoin son bateau s'éloigner peu à peu, [...] et avec lui son pays, son âme, sa vie... Le voilà qui s'éloigne... Encore... Encore... Il a disparu.

– On rentre ? interrogea de la tête le marinier.

De la tête, il fit signe que oui. Il était seul pour toujours. Abandonné de tous. Loin de tous. Étranger.

Angelo Valastro Canale

Espagne, Madrid

avalastro@comillas.edu